

## Présentation

Robert Giroux

Number 30, Fall 1986

Le polémique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15269ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Giroux, R. (1986). Présentation. *Moebius*, (30), 3–8.

## Présentation

Ce numéro de *Moebius* risque de surprendre de nombreux lecteurs parmi ses habitués. Les nouveaux lecteurs s'en accommoderont comme bon leur semblera, c'est-à-dire qu'ils y puiseront un plaisir correspondant à l'intérêt qu'a d'abord suscité chez eux le thème que nous avons choisi de traiter: le polémique.

Ce qui devrait surprendre ici, ce n'est pas tant qu'on ait voulu ouvrir nos pages au polémique mais qu'on y trouve très peu de textes de fiction.

Des textes de fiction auraient pu illustrer une polémique entre des personnages, mimer une querelle à même une explosion de langage, susciter une controverse à partir d'un problème ou d'une situation chaude d'actualité, bousculer le lecteur en l'interpellant dans la dramatisation de cas sociaux connus de lui, etc. Bref, la fiction aurait pu servir de support et / ou de relais à un discours progressiste — on se rappellera par exemple les belles heures du discours féministe en littérature — ou à un discours de droite — on se tournera alors du côté de certains textes pseudo-avant-gardistes qui traitent de la modernité en termes purement esthétiques. N'a-t-on pas déjà parlé abondamment de théorie-fiction ou de fiction théorique dans le but avoué de définir un type de texte qui ne serait ni pure fiction (donc hors des sentiers battus de la littérature) ni pure théorie (donc pas encore dans le champ de discours des sciences humaines), mais un mélange de tout cela, question d'annoncer que ce n'est pas parce qu'on a des lettres qu'on n'a pas aussi des savoirs.

Bref, au risque de se répéter, ce numéro contient peu de fictions. Il est surtout composé de textes argumentatifs. Il est possible que «les temps» ne s'y prêtent pas. L'intellectuel n'a plus le panache qu'il avait. Il remplit d'autres fonctions, plus fonctionnaristes que critiques. Qu'aurait-il à mettre en fiction? Pourtant, *Le déclin de l'empire américain* a fait mouche. Qu'aurait-il à critiquer par ailleurs, porté lui aussi par la vague

néo-conservatrice et technologique qu'on connaît? Le discours dominant est économique. En sciences humaines et en littérature, chacun emprunte le virage avec la conviction de ne pas être dans le coup. Plusieurs répètent même, ici en ces pages, que la polémique est impossible dans le champ culturel du Québec, qu'elle existe mais qu'elle ne se pratique pas ouvertement, à cause d'un pouvoir occulte qui ferait taire, qui maintiendrait un équilibre convenable, c'est-à-dire respecté par les parties, entre les diverses tensions qui se manifestent occasionnellement.

Dans ses *Lettres sur le Canada*, Arthur Buies dénonçait un tel état de fait en s'attaquant courageusement à l'époque au pouvoir occulte que le clergé exerçait sur les esprits «libéraux», sur ceux que l'on qualifiait de «rouges». L'idéologie cléricale avait réussi à imprégner les institutions à un point tel que le consensus socio-culturel s'est maintenu jusqu'au milieu de notre siècle.

Mais on la contestait cette monopolisation idéologique! Buies a vécu l'époque de la signature de l'Acte de la Confédération canadienne. Il fallait le faire. Il y avait de quoi faire une mélancolie de l'épopée garibaldienne. Il y avait de quoi virer à droite et même se réfugier dans le giron d'un des représentants de ce pouvoir occulte qu'il avait déjà pourfendu. Un siècle plus tard, je me permets de lui rendre hommage en ces temps noirs de la modernité. Vous allez croire que je me cherche un giron. N'ayez crainte. Je voudrais tout simplement profiter de l'occasion pour amorcer une discussion qui saurait avoir des retombées d'envergure.

*Le transculturel dame le pion à la modernité.*

Je suis presque prêt à l'admettre. Mais est-ce une notion ou une catégorie positive recevable pour les Québécois? Le brassage culturel a toujours eu des effets rentables au cours de l'histoire. Les exemples sont multiples. Mais ils ne sont recevables que pour les cultures qui sont parvenues à assimiler l'autre ou à la maintenir sous sa domination. Au Québec, qui semble apparemment avoir vécu longtemps en marge de l'histoire, la cohabitation entre francophones et anglophones ne s'est pas faite sans heurts. Quand une des cultures est dominante et légitimée, elle peut se permettre — et réussir — de valoriser l'autre dans sa différence, de s'en nourrir même, à la condition que l'autre, qui s'en trouvera «marginalisée», ne vienne pas la bousculer et la faire vaciller sur son socle. On comprendra que le Québec francophone ne perçoive pas l'Anglais avec la même lunette qu'il perçoit l'Italo-québécois par exemple, et vice versa. Et

chez ce dernier, la culture anglaise et la culture francophone du Québec ne sont pas vécues ou mesurées avec la même jauge (idéologique).

La notion de «transculture», au risque de me tromper ou de paraître néo-conservateur, me semble le cheval de Troie actuel qui viendrait mettre à l'épreuve la vigile du Québec (pour reprendre une expression consacrée). Elle me semble le nouvel argument internationaliste de l'intellectuel québécois (mode 1986) qui, après la déception du rêve indépendantiste, trouve normal que le bilinguisme s'affiche à nouveau, que le biculturalisme rappelle que le Québec est en Amérique du Nord, que le multiculturalisme canadien n'est pas qu'un thème de «speech» électoral mais une réalité concrète, etc., avec tout ce que ce discours culturel «libéral» peut véhiculer comme justification politico-économique, «from coast to coast».

Je voudrais poursuivre la présentation de ce numéro sur le polémique sans vouloir à coup sûr en soulever une. Je voudrais tout simplement, par fragments successifs, ponctuer des exemples sur lesquels exercer une réflexion sur le transculturel. Cette réflexion n'est qu'embryonnaire et devra être reprise et poursuivie en temps voulu. Je l'amorce à partir de ce que j'ai retenu comme expériences «éloquentes» pour mon propos au cours des derniers mois: a) le pétillant spectacle d'Elton John au Musicfest de l'été dernier; b) la superbe et sobre émission de clôture de Station Soleil à Radio-Québec; c) la lecture d'un article du brillant sociologue Paul Yonnet sur la nécessité du métissage dans la dynamique culturelle d'une communauté ou d'une formation sociale; et enfin d) les faveurs dont semblent profiter l'attrayante revue *Vice versa*.

Moi qui voulais être court! J'y vais donc à grands traits, suscitant plus de questions que de réponses, soulevant plus d'interrogations que d'explications chicanières.

Pourquoi un tel engouement des jeunes pour le rocker britannique Elton John? J'y étais à ce spectacle. J'avais l'air d'un «beau grisonnant» parmi une meute en quête d'excitations... J'étais si loin de la scène que je me suis résigné à admettre que le spectacle devait être tout aussi intéressant chez les spectateurs. Pour le son, ça pouvait aller. Nous baignions dans le familier... Pour la vue, je me suis vite lassé des jumelles que mes voisins s'empressaient de me mettre sur les yeux, craignant sans doute que je rate ce qu'ils attendaient eux-mêmes depuis le début: un effet de surprise... qui ne venait visiblement pas. En réalité, ils écoutaient très peu. Très vifs à réagir aux premiers accords d'une chanson connue, ils criaient, sifflaient et frappaient des mains pendant quelques secondes, et poursuivaient ensuite leur conversation jusqu'à ce que la «toute» sui-

vante, re-connue, provoque une nouvelle unanimité. Bref, mis à part ceux qui sautillaient près de la scène, abasourdis par les colonnes de son et ivres de lumière et de costumes scintillants, la grande majorité des milliers de spectateurs québécois — pour ne pas dire montréalais — participaient à une fête musicale dont l'officiant n'était autre qu'un des représentants (quinquagénaire tout de même) de la musique populaire dominante anglo-saxonne de ces trentes dernières années. Après ce spectacle de prestige, le groupe UZEB pouvait remballer ses instruments... la centaine de spectateurs ne suffisant plus, hélas, à réchauffer l'automne précoce. Les effets de métissage me semblent ici assez problématiques. Et moi, je ne me sens pas dans le coup.

La dernière émission estivale de Station Soleil a heureusement vite fait de me consoler. Jean-Pierre Ferland a réussi là un point d'orgue inoubliable. Au menu, d'excellents musiciens et des interviewers très doués comme à l'habitude, mais surtout une Ginette Reno plus touchante que jamais, une Marie-Claire Séguin d'une dignité inimitable, une Louise Forestier très émouvante, donc trois femmes artistes en pleine possession de leur art, en pleine maturité d'émotion. J'étais loin des gadgets des grands stades. Puis une nouvelle figure (pour moi), Joane (?) Blouin, au talent très prometteur, avec une version d'une chanson anglaise, «La main gauche». Un peu guindée, la gorge nouée, il faut qu'elle revienne plus souvent sur les ondes à l'avenir. Le talent ne se construit-il pas à l'usage? Et en fin d'émission, Lewis Furey y est allé de son interprétation de «Notre sentier» de Félix Leclerc, avec plein d'ampleur et de plaisir à chanter, soulignant les contrastes et amplifiant les élans, etc. L'anglophone rendait par là un touchant hommage au doyen de la chanson francophone d'ici. Pourquoi l'aurait-il traduite?

Cette émission, avec des moyens très réduits, donnait la preuve d'une performance de très haute qualité. Enfoui dans ma barbe, un vilain sourire moqueur me rappelait la défunte série d'émissions ratées de Michel Jasmin, lui qui souhaitait justement, à grand renfort de budgets de déplacements, faire cohabiter sur une même scène de music hall, comme dans le bon vieux temps, des artistes de tous âges et appartenant aux trois cultures dominantes à Montréal, celle de la France, des Etats-Unis et du Québec. On avait là une preuve que le transculturel n'est pas une valeur à endosser les yeux fermés. Elle doit être orientée, articulée. D'ailleurs, en tant que catégorie socio-culturelle, le transculturel (l'interculturel serait déjà autre chose) n'est que le bout d'un iceberg idéologique difficile à évaluer quand on reste à la surface de l'eau.

L'article de Paul Yonnet, dans *Jeux, modes et masses*, à

propos du rock français, n'a pas toujours échappé à cet écueil (sans jeu de mots), même si je le juge d'un très grand intérêt et digne de figurer parmi les lectures obligatoires de tous ceux qui se préoccupent des questions qui touchent la pratique d'un art populaire comme la musique dite «rock-pop-punk», la musique transnationale par excellence. J'analyse plus en détail le livre de Yonnet dans la section «Yeux fertiles» du présent numéro de *Moebius*. J'y renvoie donc le lecteur, signalant au passage que la réflexion sur le «métissage» culturel, surtout quand elle ne se cantonne pas à la pratique des arts d'élite, est une excellente porte d'accès à une évaluation des violents rapports de force que vivent les différents promoteurs de cultures diverses qui cohabitent au sein d'une même formation sociale. Que pensent par exemple les Parisiens de la musique qui domine les ondes radiophoniques françaises? Pourquoi Radio-Québec a-t-il abandonné l'émission «Arrimages»? Peut-on parler d'une culture «noire» chez les Américains? Autant de questions qui ne peuvent pas éviter le débat. Règlera-t-on la loi 101 du Québec de la même façon que l'on a adjugé la publicité destinée aux enfants à la télévision?

Au lieu de parler de métissage, la revue *Vice versa* endosse plutôt le mot de ralliement du «transculturel».

Cette revue est vraiment superbe. Ses qualités typographiques sont supérieures à la moyenne des magazines qui circulent au Québec. Ses qualités rédactionnelles sont aussi, par moments, très intéressantes. L'engouement que cette revue semble susciter chez certains intellectuels québécois me semble toutefois devoir être interrogé. D'abord journal officiel des Italo-québécois, cette revue s'est transformée de fond en comble et se propose maintenant, dans une formule trilingue et avec une équipe très élargie, comme le lieu d'expression du transculturel. Il est significatif que cette catégorie soit défendue farouchement par un groupe ethnique minoritaire (de Montréal), à cheval entre la culture anglophone du continent et la culture (minoritaire elle-même) francophone du Québec, sans parler de cette culture «immigrée» dont parle Marco Micone. Ce dernier a par ailleurs le souci d'en politiser les enjeux (et pour cause!), ce que les autres collaborateurs ne font que rarement, déplaçant vers le champ psychologique et culturel le combat profondément politique et économique qu'est la survie du Québec francophone moderne dans la confédération canadienne et dans l'océan anglophone de l'Amérique du Nord. La revue *L'Actualité* pointe l'équipe de *Vice versa* comme représentative des valeurs montantes au Québec en 1986. Est-ce un fantasme ou une réalité? Et pour qui?

Il me faut admettre que ce numéro 30 de *Moebius* ne fait que commencer... Je lui cède le micro. Dominique Garand, qui a eu la responsabilité de ce numéro, a interpellé André Beaudet qui a accepté très volontiers de se prêter à la mise au jeu. Et tandis que le Polémique prend ses distances d'avec le polémiste, Clément Marchand fait l'éloge du mensonge et Yvon Boucher cherche à faire chier. Un gros merci à tous les collaborateurs de ce numéro: Patrick Coppens, Hugues Corriveau, Jean-Paul Daoust, Jean-Marc Lemelin, Danielle Zana, et à tous les autres sans lesquels il n'aurait pas été possible.

Les illustrations sont de François Décari. La solution de son casse-tête-poème-affiche sera donnée dans le prochain numéro de *Moebius*. D'ici là, à vos ciseaux!

Robert Giroux